

**Ludwig Van : le mythe Beethoven, Philharmonie de Paris (octobre 2016-janvier 2017).**

L'introduction, au fil d'un « Prélude » réjouissant et d'une interrogation non moins éloquente esquissée dans la première salle, « Omniprésence d'une icône : consécration ou dilution ? », donne le ton. L'exposition, habilement élaborée par Marie-Pauline Martin et Colin Lemoine, porte moins sur la vie et l'œuvre du compositeur, pourtant présentes, que sur la réappropriation artistique, culturelle et politique de cette œuvre. Des flashmobs autour de la 9<sup>e</sup> à d'hideux spots publicitaires, McDonald's et sa terrifiante réutilisation de la *Lettre à Élise* en tête, en passant par les considérations humoristiques d'un Desproges ou des gouailleurs *Forçats de la nuit*, la question se pose encore : qu'a-t-on fait de Beethoven ? Quels idéaux a-t-il pu incarner, et ont-ils été réduits à néant par la culture de masse ? Comme portée par le souffle et l'indéfectible lyrisme, tour à tour tendre et vigoureux, des pages musicales traversées, *Ludwig Van : le mythe Beethoven* prendra le parti salutaire, tout en contextualisant les différentes facettes et déclinaisons de la légende beethovénienne, de la célébrer plutôt que de la déplorer.

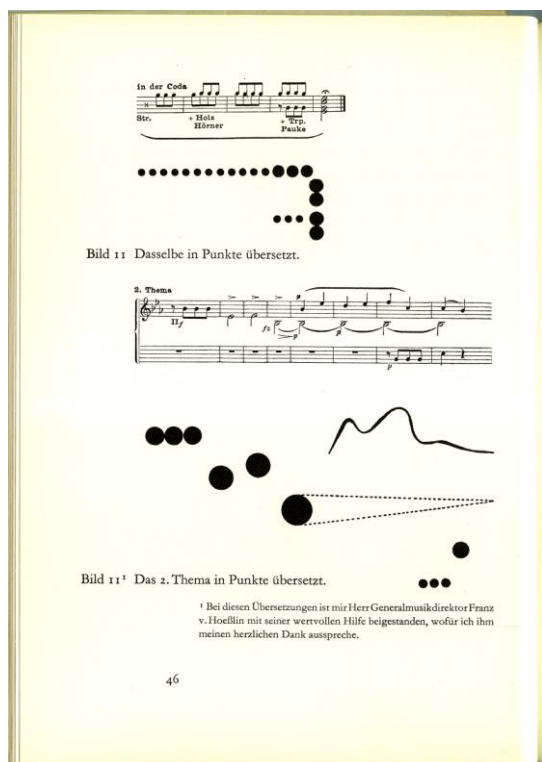
L'entrée en matière a de quoi désarçonner : la deuxième salle, « 1827 : du trépas à l'immortalité », se compose de pas moins de dix-sept déclinaisons du célèbre masque mortuaire de Josef Danhauser, entre autres entrées au cimetière et croquis de Beethoven sur son lit de mort. Dramatisation à laquelle se joignent les oraisons funèbres du *Globe*, de la *Revue Musicale*, pleurant la mort d'un « génie », là où l'*Allgemeine Musikalische Zeitung* propose un poème, rimé et vibrant, en guise

de nécrologie. Tous s'accordent à vouloir perpétuer l'œuvre de Beethoven par-delà sa mort et par-delà les genres. Souhait qui trouvera son accomplissement dans la forme emblématique de Beethoven : la variation, alors amplificatrice, devenue perpétuelle.



Antoine Bourdelle (1861-1929), *Autoportrait avec Beethoven*, vers 1908, tirage au gélatino-bromure d'argent, Paris, musée Bourdelle © Musée Bourdelle/Roger Viollet.

À la fois modèle et matière à variation, aussi bien pour la peinture de Benjamin-Constant que la sculpture d'Antoine Bourdelle, ou encore la littérature de Gert Jonke, Beethoven se retrouve également chez nombre de musiciens savants, puis populaires. En témoignent les réécritures de la 7<sup>e</sup> en forme de *Veränderungen* mises alors en exergue, par Schumann puis l'excellent Jazz trio de Jacques Loussier. Car Marie-Pauline Martin et Colin Lemoine n'oublent jamais, malgré l'impossibilité de parler dans ce cadre de Beethoven en des termes uniquement musicologiques, de placer la musique de Beethoven et son héritage au cœur de la traversée, puisque



Vassily Kandinsky (1866-1944), *Point et ligne sur plan (Punkt und Linie zu Fläche, Bauhausbücher)*, première édition en 1926, Neuilly-sur-Seine, Nina Kandinsky, 1955.

huit espaces d'écoute privilégiés – sans compter les captations et autres extraits vidéos – sont proposés au visiteur. La continuité dans le traitement de l'orchestration de Bruckner et Mahler, du motif *Muss es sein?*, de même que la pérennité politique de l'*Hymne à la Joie*, ou la composition après Beethoven, et la question du « remix », font l'objet d'intéressantes mises en perspective auditives.

L'accent est ainsi mis avant tout sur les figures de Beethoven et leur traitement par différentes époques, sans pour autant que l'évolution ne se fasse dans une perspective simplement chronologique. « Le Musicien comme Prophète » explore à la fois la figure visionnaire d'un compositeur aux rêves de grandeur, dans la lignée de la célèbre gravure d'Aimé de Lemud, et sa religiosité : son piétisme propre, incitant le compositeur à choisir comme sous-titre du

*Molto Adagio* de l'Opus 132 *Chant sacré de reconnaissance d'un convalescent à la divinité dans le ton lydien*, mais surtout ses successives sanctifications par la peinture romantique et symboliste, plaçant volontiers le masque et les visages de Beethoven au-dessus de la mêlée. Les tableaux de Lucien Lévy-Dhurmer, tout comme les photographies bien plus tardives de Juan Gyenes ou de Kurt Mittag, font émerger Beethoven d'un ciel de feu, de capricieux nuages ou de l'ombre de la croix. La littérature s'empare aussi de la métaphysique beethovénienne, de Gide à Stefan Zweig, en passant par les pages fiévreuses de Romain Rolland ou de Schopenhauer louant l'« ordre merveilleux sous le désordre apparent » des symphonies, mais aussi, déjà, de façon plus équivoque chez Thomas Mann et Léon Tolstoï, pour qui Beethoven rime avec « adieu à la sonate » et inconstance amoureuse.

Face à la pertinence de telles reconstitutions, l'ambiguïté de « Fétiches et reliques » n'apparaît que plus crûment, là où les récits de voyage à Bonn et Vienne,



Johann Nepomuk Hæchle (1790-1835), *Le Salon d'étude de Beethoven*, 30 mars 1827, Encre et lavis sur papier 25,6 x 21 cm © Wien Museum.



Carl Schweninger (1854-1912), *Beethoven dans un paysage d'orage*, troisième quart du XIX<sup>e</sup> siècle, lithographie en couleur contrecollée sur carton, Paris, Musée de la musique  
© Musée de la musique / Jean-Marc Anglès

dont la curieuse nouvelle « Une Visite à Beethoven » de Richard Wagner, les gravures et croquis de ses demeures, cohabitent avec les mèches de cheveux, cuiller et autre cornet acoustique du compositeur. Elle laisse place à l'émotion vive que suscite « Têtes tragiques et mondes intérieurs », où le lien entre surdité, handicap et création, au son du sublime *Lied Vom Tode*, s'établit au fil des correspondances de Beethoven, de la rencontre avec Goethe, et dans l'admirable choix de sculptures de Bourdelle et Rodin – très belle *De l'angoisse de la mort*.

La section « Destinées politiques » creuse le sillon démonique esquissé ça et là, notamment par Cioran, pour qui Beethoven a « vicié la musique ». On y insiste cependant moins sur l'utilisation par les nationalismes de *Fidelio* et de la 9<sup>e</sup> que sur la 5<sup>e</sup> devenue l'hymne résistant du « V pour victoire », ou bien la 9<sup>e</sup> réunissant l'Europe et les deux Allemagne, ou encore sur Beethoven devenu modèle de la sécession viennoise de 1902. « Monuments : le corps immortel de Beethoven », plus ludique, compile des centaines de statues sous forme d'une devinette discontinuée – où ce

monument se situe-t-il donc ? – et expose les projets plus artistiques, avortés, de Franz von Stuck ou François Garas. Le tout pour revenir, avec « Réinvestir Beethoven : un défi formel », au point de départ : la confiscation contemporaine de Beethoven par la culture de masse, à l'œuvre dès les célébrations de 1970, autant par Mauricio Kagel qu'un Johnny Hallyday à l'écologisme saugrenu. Encore une fois, les pistes restent joyeusement ouvertes, et on quitte l'exposition encore épris des mélodies entendues.

Tout juste émet-on quelques regrets : celui d'avoir vu les extraits vidéos sur le très bel écran de la salle « Le cinéma à l'écoute », en milieu d'exposition, les uns à la suite des autres, mais sans avoir pu les rattacher en temps voulu aux différentes thématiques abordées au fur et à mesure de l'exposition, bien qu'on les sache savamment choisis. Et celui que, face à des choix sensoriels ambitieux – le révolutionnaire dispositif d'écoute solidienne de Samuel Aden mis en œuvre pour l'occasion, à destination d'un public non-voyant – l'on ait choisi de mélanger à nouveau audioguides et haut-parleurs, et de provoquer un nombre conséquent d'interférences. Mais ces quelques désagréments sont bien vite effacés par la teneur et les beaux élans de l'ensemble !

**Suzanne Lay**

**Catalogue :** *Ludwig van*, Marie-Pauline Martine et Colin Lemoine (dir.), Gallimard/Philharmonie de Paris, 2016.